

# le libertaire

## hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

## ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an . . . . .	6 fr.
Six mois . . . . .	3 fr.
Trois mois . . . . .	1 fr. 50

## ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, RUE D'ORSEL, 15 — PARIS  
Adresser tout ce qui concerne le journal  
à l'Administrateur

## ABONNEMENTS POUR L'EXTÉRIEUR

Un an . . . . .	8 fr.
Six mois . . . . .	4 fr.
Trois mois . . . . .	2 fr.

## L'Emeute à Berlin

Plusieurs centaines de blessés, plusieurs milliers de coups de revolver tirés, un nombre encore inconnu, mais certainement élevé, d'immeubles industriels mis à sac par une foule exaspérée, sabrée et fusillée sans relâche par les flics du Kaiser, tel est le bilan des huit journées d'emeute que vient de connaître Berlin.

La police du Lépine allemand intervint avec autant de douceur et d'indulgence qu'en met la nôtre à apaiser les conflits qui divisaient chez nous le Capital et le Travail.

On assomma avec la matraque en caoutchouc (ils en ont, à Berlin !) on tailla dans avec le sabre, on « brûla » avec le revolver.

Seulement, diable, les grévistes se rebiffèrent. Et ils se rebiffèrent d'une façon tout à fait imprévue, tout à fait anormale, tout à fait déconcertante : ils rendirent coup pour coup, assommade pour assommade, entaille pour entaille, fusillade pour fusillade.

Ce ne furent pas des chasses à courre, mais des batailles rangées où prenait part d'abord des centaines, puis des milliers d'individus.

Les flics furent baptisés de partout si tôt le pied mis dans la rue. On les mitrailla de tous objets, coupants ou contondants : au petit bonheur la chance.

On les tirait des toits, des fenêtres, des soupiraux. Ça tombait, sauf vot're respect, comme vache qui pisse.

Les flics tirèrent sur les fenêtres. C'est nouveau jeu.

Et ils se servirent de quoi ? du browning ! du browning que l'on voudrait nous interdire à nous en nous tolérant exclusivement le lance-pois.

Dans une seule rue, pour la journée du 27 septembre, on estima le nombre des manifestants à cent mille.

Pour un début d'exercice révolutionnaire, ce n'est pas mal.

C'est même bien si l'on songe que ce réveil de l'esprit de révolte s'est produit en Allemagne, la nation froide à l'excès, flegmatique à la manière anglaise, qui n'a su jusqu'à présent qu'é voter et cotiser en masse.

Et cela prouve surtout une chose, une chose qu'il faut retenir si nous voulons, nous aussi, parler sagement des « leçons de l'expérience » : c'est que l'on est neuf fois sur dix dépassé par les événements et que ces événements peuvent surgi de rien.

La démonstration servira-t-elle à nos camarades allemands ?

Et à nous, va-t-elle, enfin, nous être d'un enseignement capital ?

\*\*

Il faut remarquer tout de suite le caractère facile de l'emeute.

Elle fut provoquée par un conflit entre ouvriers et patrons au sujet d'une augmentation de salaires.

Comme toujours, les patrons furent intrépides.

C'est partout que ces coquins prétendent ne pouvoir accorder cinquante centimes de l'heure au lieu de quarante-trois.

La grève éclata. Naturellement, les patrons embaucheront des « jaunes », que « chassèrent » aussitôt les grévistes.

Ce fut la guerre. La faim avait fait sortir le loup du bois.

La faim, en effet, et elle seule, car la demande des ouvriers était on ne peut plus légitime, la vie encherissant chez eux autant qu'elle encherit chez nous — et partout.

Des impôts supplémentaires étaient venus, il y a un an, écraser encore un peu plus le contribuable allemand.

Le pain, le lait, avaient augmenté de prix. La viande manquait, pour des causes faciles à trouver et auxquelles on pouvait apporter remède en levant les droits d'entrée sur les produits étrangers, comme on l'aurait pu faire, chez nous à propos du blé des voisins.

Mais cette mesure, qui, d'ailleurs, ne serait qu'un remède dérisoire et tout temporaire, aurait diminué les béné-

fices des capitalistes allemands, tout comme elle diminuerait chez nous les bénéfices de « nos » affameurs.

C'est l'état de souffrance général qui accentue toujours le plus petit conflit.

La moindre grève est l'étincelle qui met le feu à la poudre.

La presse bourgeoise, extrêmement troublée, ne fait aucune façon de reconnaître qu'il s'agit là d'une grave émeute, telle que l'on n'en vit pas depuis 1848. Un journal allemand, la *Gazette de Voss*, s'exclame naïvement :

« Est-il vraiment possible que pendant huit jours, la populace non seulement n'ait pas fait la vue d'un uniforme, mais qu'elle ait tiré sur la police ; qu'elle ait dévasté, pillé, incendié, malgré les édits de la police avertissant qu'elle tirerait sans pitié, même sur les femmes et les enfants, et que ceux qui seraient pris dans les bagarres pourraient se voir infliger jusqu'à dix ans de travaux forcés. »

Tous ces gens-là sont déconcertés que le lapin soit devenu chien enraged.

La métamorphose nous surprend aussi, mais agréablement.

Nous ne regrettons qu'une chose : c'est le nombre exagéré des manifestants blessés en regard de celui des flics.

C'est donc toujours et partout la même histoire !

Et je me trompais quand j'écrivais que les camarades allemands ont rendu coup pour coup.

Il ne l'ont pas fait.

Ils n'ont pas pu le faire.

D'abord, parce qu'ils ont été surpris par la soudaineté et l'ampleur de la révolte !

Ensuite, parce qu'ils ne savent pas encore que le mépris et l'indignation ne sont pas des armes pour la bataille des rues.

L'expérience leur mettra désormais à la main les armes nécessaires.

Ils sauront, comme nous le savons chez nous, que les gardiens de la paix... bourgeoisie, de la tranquillité capitaliste, sont des assassins par fonction et par caractère.

Il y a quelque temps, les socialistes allemands qui manifestèrent dans la rue en faveur du suffrage universel furent sabrés comme ils l'ont été hier pour avoir réclamé la vie moins chère.

La police a pensé que si la présentation au bulletin de vote valait des coups de sabre, la présentation de ne pas crever de faim en étant abominablement exploité, valait, en plus, des coups de revolver.

Les socialistes allemands sont ainsi amenés par la brutalité à établir une différence dans l'importance de leurs réclamations.

\*\*\*

Je suis persuadé que les camarades allemands ne sont pas au bout de leurs misères et de leurs révoltes.

Ils seront amenés à se révolter plus violemment encore demain, parce qu'ils seront demain plus exploités encore qu'aujourd'hui ; parce qu'ils connaîtront plus durablement le chômage que rend inévitable un machinisme de plus en plus étendu et intense.

Ils se révolteront davantage, enfin, et plus sérieusement, quand ils auront enfin la possibilité d'établir dès aujourd'hui, et non pas dans mille ans, un régime d'où l'exploitation de l'homme par l'homme sera bannie et où tous les producteurs jouiront du fruit intégral de leur travail.

Ce n'est pas à ce moment-là qu'on pourra leur opposer victorieusement la police.

Ils triompheront d'elle, car ils seront les plus forts.

Et je serais pour ma part bien étonné si, à la première occasion, ils ne ripostaient pas aux flics par des bombes.

Georges Durupt.

## AU PORTUGAL

Nous apprenons, au dernier moment, que la révolution a éclaté à Lisbonne. L'armée et la marine sont avec les républicains. On peut donc penser que c'est, à bref délai, l'établissement d'une république au Portugal.

La République Argentine et la République Française ont donné assez de preuves de ce que vaut un tel régime. Mais il appartient aux éléments avancés du Portugal d'essayer de brûler cette étape qui n'a rien de nécessairement inéluctable dans l'évolution sociale de tous les peuples.

L'exploitation bourgeoise, voilà l'ennemie.

Aux révolutionnaires de profiter de l'effervescence et de la désorganisation actuelle pour la frapper à mort. Pour l'atteindre au cœur, il y a des archives et des titres de propriété à faire flamber !

Courage, camarades portugais ! Agissez vite et frappez ferme !

## Naïvetés

## Billet au général

Oh ! général, permettez à un de vos indécibles admirateurs de vous exprimer la joie enthousiaste qu'il a ressentie à la lecture des conseils de Haute-Sagesse Révolutionnaire que vousveznez de donner aux bleus !

Il est sublime, le courage dont font preuve les militants révolutionnaires en allant à la caserne ! Qu'ils seront beaux, lorsqu'ils marcheront au pas, uniformément, bien alignés, fièrement, encadrés par les chefs ; lorsqu'ils obéiront passivement aux deux commandements des officiers ; lorsque pour la Cause ils feront les corvées et pinceront l'oreille à Jules !

Mais il y a aussi les braves qui s'introduiront jusque dans l'intimité des chefs de l'armée et nous seront d'un précieux concours en nous indiquant les officiers qui ne sont pas encore gagnés à la cause socialiste et qui auraient des intentions malveillantes à notre égard. C'est avec héroïsme qu'ils dérroteront les officiers bourgeois et rinceront la cuvette de leurs dames, sachant qu'eux aussi travaillent pour la Révolution.

Il me vient même une idée que je vous soumets respectueusement. Général : il faut, pour que l'armée devienne plus tôt et tout à fait révolutionnaire, que tous les militants révolutionnaires « rempilent ». En restant, au lieu de deux ans, quatre années ou six, ou même dix, il est évident que nous aurons beaucoup plus de chances d'avoir une armée complètement révolutionnaire.

Vous, Général, qui avez l'autorité d'un chef, pourriez faire une proclamation dans ce sens.

Certes, mon Général, vous n'ezagerez pas du tout lorsque vous dites que ce sera une lâcheté, pour un révolutionnaire, de déserteur. Cela friserait même la Trahison, la Haute Trahison, et les quelques « cochons, fous ou imbéciles » qui ne sont pas de votre avis et conseillent la désertion mériteraient d'être balles socialistes.

Cependant, vénéré Général, permettez à votre humble serviteur de vous présenter une requête : je connais à Paris et même en province beaucoup de lâches qui ont déserté leur pays respectif (Espagnols, Italiens, Allemands, etc.). Je vous assure qu'ils s'amènent et, par exemple, lorsqu'il y a une manifestation révolutionnaire, ils sont là au feu, des centaines. Ainsi, le 13 octobre, voite grande journée, Général (après celle du 17, cependant), sur deux

manifestants arrêtés, il y avait un étranger. Pour permettre à ces « lâches » de se « réhabiliter » entièrement, ne pourraient-on pas demander au gouvernement de mettre la Légion Etrangère en garnison en France ?

Je suis convaincu qu'ils s'y engagent aussitôt pour la gloire de renforcer l'armée révolutionnaire.

Un Naïf.

## Le Congrès de Toulouse

## NOUS VOULONS AUSSI DES RETRAITES

masses des travailleurs voudrait avoir une retraite.

Un seul moyen s'impose aux révolutionnaires.

C'est d'arracher ces retraites pour les vieillards, aux patrons eux-mêmes et de vive force, sans aller chercher le congrès de l'Etat.

Et qu'on ne crie pas à l'impossibilité.

Les travailleurs arrachent bien des diminutions d'heures de travail, des augmentations de salaires ; pourquoi la collectivité des producteurs n'obligeait-elle pas les exploiteurs à verser aux syndicats une somme de tant pour les retraites ouvrières ?

De cette manière, ce ne serait plus l'Etat qui distribuerait, comme une aumône, les retraites aux travailleurs, mais bien leurs camarades des syndicats.

Ah ! quel bel exemple de solidarité et d'entraide donneraient les travailleurs si chaque fin de mois ils pouvaient dire aux vieillards : « Nous avons déclaré, « nous, les jeunes, la guerre à nos exploitants, nous avons affronté les conséquences et les risques de la grève et nous sommes parvenus à arracher un peu de ce capital qu'on nous vole. »

Maintenant, chaque fin de mois, au fur et à mesure des rentes, nous les réparissons aux vieux travailleurs. »

Ainsi, les producteurs sentiront qu'ils n'ont d'espoir, pour leur émancipation, que dans leur action propre.

Ainsi, vous ne renforcez pas la puissance de l'Etat en le faisant constamment intervenir pour « réglementer » les rapports du Capital et du Travail.

Et cela voudrait dire que si vous êtes disposés à en finir avec le régime capitaliste, vous êtes non moins disposés à en finir avec le régime étatiste et parlementaire.

Ce syndicalisme qui consiste à grouper les travailleurs pour les faire combattre contre les capitalistes et contre l'Etat, nous le soutiendrons.

Mais un syndicalisme qui consisterait à demander constamment la modification, la confection et l'application de lois même en employant pour cela une méthode dite révolutionnaire et d'action directe, mettrait par ce seul fait les travailleurs à la remorque des partis politiques.

Ce syndicalisme-là, nous le combattrons énergiquement.

Henry Combes.

## A bas les Casernes !

A cause de cette manchette, les compagnies de Chemins de fer ont refusé de mettre en vente dans leurs bibliothèques notre dernier numéro. Comme les compagnies dépendent, peu ou prou, de l'Etat, c'est à coup sûr sous la pression du gouvernement qu'elles ont agi. En dépit de la soi-disant liberté de la presse, le gouvernement trouve donc le moyen de bâillonner sournoisement celle-ci quand un journal lui déplaît.

Les camarades qui avaient l'habitude de prendre le Libertaire aux bibliothèques des gares nous excuseront de ne l'avoir pas trouvé cette fois-ci.

Mais nous espérons que tous voudront protester contre la mesquinerie gouvernementale tout en réparant dans une certaine mesure le dommage que nous avons subi. Ils le peuvent en nous aidant à écouter l'important stock de journaux qui nous sont revenus.

Que chacun se hâte donc de nous demander quelques exemplaires du numéro interdit ; que chaque groupe nous en demande une centaine ; le départ de la classe offre une excellente occasion de faire de la bonne propagande en distribuant ce numéro.

A BAS LES CASERNES !  
est à la disposition de tous aux mêmes conditions de propagande : 5 francs M cent, franc.

# EN DÉTRESSE

## A la Terre de Feu

Voici le texte de la lettre adressée par un exilé argentin au journal syndicaliste révolutionnaire *La Acción Socialista*, de Buenos-Aires :

Chers camarades,

Hier (l) à midi, nous sommes arrivés au bagnes, Ayant-hier le transport de guerre *Ushuaia* jeta l'ancre dans le port. Le commandant descendit à terre pour nous remettre aux autorités pénitentiaires, mais celles-ci prétendirent ne pas avoir d'ordres pour nous admettre, ni même d'avis de notre arrivée.

Le commandant du *Ushuaia* ayant reçu l'ordre de partir au secours de naufragés, le directeur du bagnes se déclara à nous admeter.

Nous avons été conduits au commissariat du village, et nous fûmes obligés de marcher dans la neige qui s'étend, comme un grandiose suaire, sur l'immensité des terres du sud.

Après les formalités d'identité, on nous photographia ; puis nous avons été conduits au bagnes, toujours sur la neige. Comme nous ne sommes pas habitués à marcher sur un tel terrain, nous tombons à chaque moment. Nous sommes obligés d'apprendre à marcher de nouveau ! Une demi-compagnie de soldats nous accompagne.

On nous a donné ordre de sortir pour travailler dans la montagne, mais une pluie interminable nous en empêche.

Les officiers nous informent que nous ne resterons pas au bagnes, que nous serons exilés encore plus loin puisqu'aucune condamnation n'a été prononcée contre nous.

Dans ce cas nous nous trouverons sans habitation ni moyen d'existence, à moins de trouver du travail. Trois charpentiers ont déjà une occupation. Un boulanger aussi. Notre espoir est dans l'aide que nous pourrons recevoir des camarades de Buenos-Aires et surtout des syndicalistes et de la Confédération qui sont les seuls éléments qui font preuve d'activité dans ces moments difficiles.

Je désire recevoir des nouvelles de ma compagnie et de mes fils. Comme ils doivent déménager et que je suppose qu'ils l'ont fait, je ne connais pas leur nouvelle adresse.

Dans ce pays, il n'y a pas de possibilité de fuite. On laisse les forces aller librement dans le village sans surveillance, parce qu'il est impossible qu'ils s'en aillent. Ils mourraient de froid et de faim dans les montagnes.

Nous sommes ici : Bianchini, Capoletti, Silverio, Sumiza, Zarate, Leandro, Torres, Ibanez, Sturla, Pacheco, Balzan, Barrera, Antill, Courtis, Lopez, Bracamonte, Bongiorno, Stiriacomos, Siciliano, Luques, del Valle et celui qui écrit cette lettre.

Dites-moi si les travaux sont en bonne voie pour publier *Acción Socialista* quotidiennement. Envoyez-moi quelques exemplaires pour distribuer aux quelques habitants de ce pays. Je tâcherai de trouver un correspondant.

Je vous souhaite la fermeté et la bravoure habituelles. L'ennemi est puissant et nous devons le vaincre un jour.

Bon souvenir à tous les compagnons du petit groupe de la part de votre ami, Félix Godoy.

Voici les commentaires de *La Acción Socialista* :

La lettre qui précède nous arrive comme un écho lugubre des exilés, victimes du despotisme bourgeois. Elle nous montre, dans toute son horreur, la brutalité et la cruauté des barbares de la classe capitaliste, lesquels ont exilé dans les régions désolées du Pôle ceux qui luttent pour l'émancipation des travailleurs.

Non contents de les tenir au secret pendant trois mois, ils les envoient ensuite à plus de trois mille kilomètres au Sud, où va les laisser « en liberté ! »

Si on avait l'intention de les exiler seulement, on pourrait faire comme dans l'autocratique Russie ou la monarchique Espagne : les mettre dans des villages où ils puissent gagner leur vie. Mais telle n'est pas la pensée des tortionnaires de notre République ; on les a déportés aux confins les plus éloignés du territoire, dans les terres les plus inhospitales, avec une intention perverse et criminelle, bien digne d'une âme barbare, lâche et mesquine comme l'est celle de la bourgeoisie Argentine.

La solidarité ouvrière ne peut pas se faire attendre. Il n'est pas possible que nous laissions mourir de faim nos camarades...

¶ Vers la fin août.

La Confédération a déjà voté quelques fonds pour eux et le Comité Pro-prisonniers également, bien qu'il n'ait plus de fonds.

Nous ouvrons ici une souscription.

Il est nécessaire que dès maintenant les organisations se réunissent pour s'occuper de cette affaire et d'abord pour ramasser le plus d'argent possible.

Il faut bien se rappeler que parmi les exilés il y a des malades et que les autres le seraient à brève échéance si nous ne leur faisons pas parvenir de quoi lutter contre les rigueurs du climat.

\*\*

En attendant, que les députés reçoivent ici le salut affectueux de leurs camarades de *La Acción Socialista*, lesquels, comme le dit la lettre de Godoy, sont plus que jamais disposés à continuer la lutte malgré la répression sauvage, jusqu'à la complète émancipation des producteurs, en renversant tous les obstacles qui s'opposent à leurs entreprises libératrices.

### CAMARADES D'EUROPE

La campagne que va mener la Confédération en Argentine contre les lois de répression, ne peut donner de résultats qu'à la condition d'être vigoureusement secondée par les camarades d'Europe et particulièrement les Espagnols, Français et Italiens.

La propagande des camarades de ces pays doit porter :

1° Sur le boycott des marchandises à destination de l'Argentine ;

2° Il faut faire comprendre aux ouvriers qu'ils ne doivent pas se laisser percer par les racoleurs d'émigrants qu'on fait venir constamment d'Europe, car l'aube des libertés prolétariennes n'a pas encore pointé à notre horizon.

Ainsi l'immigration, qui a déjà notablement baissé, baissera encore et comme il manquera des bras à la bourgeoisie, elle ne s'amusera pas trop à expulser un grand nombre d'ouvriers comme elle l'a fait jusqu'ici.

La « Acción Socialista ».

On voit que nos camarades argentins, eux, ne perdent pas courage et qu'ils rendent coup pour coup. Ils luttent, ils se défendent. On détruit sauvagement leurs journaux quotidiens. Immédiatement d'autres renaiscent.

Et les révolutionnaires de notre pays, que font-ils ? Particulièrement les anarchistes, puisque ce sont surtout leurs amis les anarchistes qui ont à souffrir le plus cruellement des Indiens tortionnaires de l'Argentine ?

Le président de cette République de sauvages a pu impunément se balader dans les rues de Paris, tout dernièrement, sans que seulement un coup de sifflet soit venu lui rappeler qu'il y avait dans ce pays, à Paris, quelques révolutionnaires.

Mais il n'est jamais trop tard pour bien faire. Déjà une affiche fort bien rédigée a été placardée. Qu'on continue sans relâche jusqu'à complète satisfaction.

Il y a aussi d'autres actions, non moins utiles et non moins rétentissantes, qui pourraient être faites et que nous ne pouvons dire ici.

Aux groupes de camarades anarchistes (s'il y en a encore) d'en prendre l'initiative.

### Les horreurs de Biribi

Un de nos camarades nous communique, sur la mort de Zimmer, l'article ci-après, paru dans la Dépêche Tunisienne, un journal bourgeois, ne l'oublierez pas.

#### NUTOUR DE L'EVASION DE ZERIBA

##### Détails rétrospectifs

On sait quelle émotion a provoquée en Tunisie et en France le meurtre inutile par des tirailleurs de deux détenus du pénitencier Téboursouk, détachés sur un chantier de route à Zeriba et qui avaient tenté de s'évader.

Cette émotion fut plus vive encore si l'on eut connu les détails des circonstances qui ont entouré et suivi cette action stupide et cruelle.

Aussitôt les deux hommes morts ou supposés morts, le chef qui avait le commandement du détachement a songé à diriger les deux corps sur le pénitencier en vue de leur inhumation.

Il a réquisitionné une araba et a chargé son propriétaire, un indigène de la région, de placer les cadavres sur le véhicule avec une botte de paille et de les conduire à la gare de Béja, d'où on les expédiera ensuite à Medjez pour rejoindre énfin Tebour-souk, au moyen d'une autre araba.

Un indigène a franchi les quinze kilomètres qui séparent Zeriba et il est arrivé à la gare de Béja un peu après midi, alors que tout le personnel était en train de déjeuner.

Ne trouvant personne à qui confier son macabre chargement, il a déposé les cadavres l'un après l'autre sur un banc de la salle d'attente et s'apprêtait à repartir lorsqu'un facteur de la gare, apercevant ces colis, simplement couverts d'une couverture et d'où s'échappaient des filets de sang, rappela l'indigène et prévint le chef de gare.

Ce dernier, après avoir entendu les explications de l'araba et en l'absence de toute escorte militaire et de tout ordre émanant d'une autorité quelconque, se refusa énergiquement à recevoir les deux cadavres et donna à l'indigène l'ordre de les enlever immédiatement.

Sans se troubler de l'incident, l'indigène replaça les corps sur son véhicule et reprit le chemin de Zeriba.

Il revenait du reste dans la soirée, tou-

jours avec son sinistre chargement, mais accompagné d'un gradé qui put faire le né-

cessaire pour le transport des restes des deux malheureux.

On a su depuis, par l'enquête faite autour de ce lamentable incident que Zimmer n'étais pas mort alors qu'il fut chargé sur l'araba et l'autopsie a démontré sur le corps de Robin des traces de coups de pied ou coups de croisé qui ont été portés « après sa mort », ce qui prouve l'état d'esprit dans lequel se trouvaient les soldats indigènes chargés de la surveillance des détenus.

Tout cela est horriblement triste !

*Vous avez bien lu les dernières lignes ? Elles ne sont pas croables, et pourtant c'est l'enquête officielle qui établit leur vérité. Devant de pareilles monstruosités accomplies sous l'équité du « drapeau français » que dire qui ne soit pas « délicieux », que faire qui ne soit pas quelque sanglante représaille ?*

### Biribi en France

Biribi rentre en France.

Ceux qui ont lutté pour arriver à ce résultat peuvent chanter victoire : chaque jour des compagnies de disciplinaires arrivent dans les garnisons nouvelles qui leur sont affectées.

Victoire ! Nous les aurons ainsi sous les yeux, nous pourrons contrôler les actes des gradés. Les tragédies sanglantes de Djenan-ed-Dar, de Tunis et autres lieux ne pourront désormais plus se produire.

Ces jours derniers, on a dû procéder — les journaux, en quelques lignes nous l'apprennent — à l'installation d'une compagnie de cent hommes, accompagnés de trente gradés, à l'île de Cézembre, près de Saint-Malo.

Ceci semble tout simple. A trois cents kilomètres de Paris, on ne peut martyriser personne sans que l'opinion publique ne s'en émeuve aussitôt, et le contrôle sera, chacun peut le penser, aisément assuré.

Or, l'île de Cézembre est à douze kilomètres au large de Saint-Malo, un îlot interdit aux simples mortels. Aucune habitation ne s'y dresse, à part le fort où seront enfermés comme de juste les heureux bénéficiaires du nouveau décret.

Ils seront sous notre contrôle !...

...Mais un seul bateau a le droit d'accoster dans l'île (c'était l'*André-Marcel*, il y a quelques années, le même, probablement, aujourd'hui), celui qui transporte les soldats du fort et ravitailler l'île.

Quelle victoire ! Avec quelle douce quiétude nous pouvons nous reposer sur les résultats acquis : Biribi est mort (du moins en partie), mais Biribi ressuscite en la même patrie. Partout où l'isolement peut se faire, où les cris peuvent être étouffés, un petit Biribi s'installe.

Mais la plus merveilleuse trouvaille, c'est encore Cézembre. Pour les profanes, c'est encore Saint-Malo, les humains proches, la surveillance possible. En réalité, pour les malheureux qu'on vient d'amener, c'est l'isolement pire qu'en Afrique, c'est, avec l'humanité proche, l'impossibilité matérielle de correspondre avec les hommes, d'espérer en leur protection. C'est l'enfer aussi bien qu'en Afrique, sans même l'espoir d'une évasion possible.

Quel crédit pouvons-nous faire aux brutes galonnées qui, de là-bas, viennent en France continuer leur surveillance ? Pouvons-nous espérer que des sentiments d'humanité ont germé en eux subtilement ? Non ! Ce n'est pas parce qu'on les a tirés du désert pour les jeter sur un îlot, dans la solitude de la mer, que les victimes sont délivrées à jamais de leurs bourreaux.

Le chant des vagues couvrira plus d'une fois la clamour désespérée d'un homme qu'on torture, cependant que, bâtie, des philanthropes s'applaudiront d'avoir contribué à cette réforme : le transfert de Biribi en France.

Ce n'est pas cela que nous voulions. C'est n'est pas ce que veulent les mères. Biribi déplacé est toujours Biribi, et c'est sa suppression que nous exigeons toujours.

Anna Mahé.

# LEUR JUSTICE

Les renards ont droit à toute la sollicitude des magistrats intègres. Bons renards, glorieux renards qui refusent de suivre les hordes révolutionnaires, qui continuent à travailler quand leurs camarades d'atelier se mettent en grève ; leurs patrons les aiment, les bourgeois les admirent ; ce sont de braves et honnêtes ouvriers, ceux-là, qui ne s'en laissent pas conter par les décrocheurs de lune, ils travaillent avec acharnement et se contentent de peu, le maigre salaire qu'on veut bien leur octroyer leur suffit.

Les autres, les rouges, qui ne se résignent pas à gagner juste de quoi ne pas mourir de faim, quand leurs employeurs amassent de colossales fortunes, qui réclament impérieusement leur droit à la vie, ceux-là ne valent pas cher, ce sont des bandits, des misérables, des parasites et M. Joseph Prud'homme les charge aux pires châtiments.

La famille Prud'homme, c'est la troisième République, et Joseph, armé du fameux sabre à deux tranchants et du code napoléonien, poursuit les fauteurs de troubles, les révoltés. Seuls, les petits ouvriers bien sages, bien dociles, un tantinet lèche-culs, ont la sympathie.

Les autres ah ! messieurs, les honnêtes gens ! il faut s'en débarrasser à tout prix, sinon c'en est fait de notre tranquillité. Nous ne pourrons plus digérer en paix, nous ne pourrons même plus goûter les magnifiques productions du génie humain : les belles tragédies antiques, les pièces classiques qui élèvent l'âme des petites oies blanches et rendent héros-ques les collègues, seront sabotées par le petit personnel des théâtres. Voyez-vous le grand Mouret-Sully écrasant des boules puantes sous ses pieds, ou l'obscurité tombant brutalement sur la salle de la Comédie-Française pendant un gala. Tout cela n'a rien d'impossible. Mme Réjane, laquelle pourtant a beaucoup de sympathie pour la classe ouvrière, — elle l'a dit — fut bien lâchée par ses machinistes, au beau milieu d'une première. La pauvre chère dut jouer sans décors. C'est épouvantable !

Donc il faut agir, sinon la vie des gens respectables deviendra vite un enfer. Les garçons de chez Champeaux saupoudreront de magnésie les soles meunières, les musiciens des théâtres, subventionnés, s'en iront jouer à la manille

C'est la manière forte. Les robins sont à la solde de la classe possédante ; il faut s'attendre à les voir commettre toutes les iniquités, toutes les forfaits, ils ne reculeront devant aucune infamie, ils condamnent par ordre.

Il nous reste, à nous, à nous organiser vraiment puissamment ; il faut que nous soyons assez forts pour ne plus laisser enfermer nos amis dans les prisons de la République.

Ah ! si nous nous sentions davantage les coudes, si nous voulions agir, tous les Cadailhac du Palais pourraient prononcer les plus terribles sentences, on s'en moquerait un peu.

Oui, mais voilà, il faut vouloir.

Eugène Péronnet.

Encore cette semaine, c'est Gorion et d'autres camarades durement traînés. Il serait indigne de nous de tolérer une chose pareille. Si nous ne réagissons pas violemment, jusqu'où ira la férocité des bourgeois et des magistrats ?

Il faut absolument que nous fassions cesser ces choses. L'avenir de nos idées en dépend.

Ch. R.

### Légalité !

Depuis quelques temps, il se crée un mouvement d'idées vraiment singulier, à mon point de vue, du moins. Je l'ai de nouveau constaté au sujet de la condamnation de Jour qu'on se plaît à qualifier d'illégalement et dont on s'étonne même qu'elle ait pu être prononcée.

C'est peut-être un excès de naïveté ? A entendre les protestations, on croirait véritablement que tout est légal sous notre douce République.

Y a-t-il lieu d'être surpris de semblables verdicts et la Société capitaliste ne nous a-t-elle pas habitués depuis longtemps à un arbitraire qui se manifeste tous les jours, pour tous les motifs ? Est-ce au nom de la légalité que Shavarkar a été repris par les détectives anglais sur le sol français, en violation d'un droit d'asile cependant inscrit dans le Code International ?

Le Code de justice (1) militaire autorisait-il les chaouchs de Djenan-ed-Dar à charger le malheureux Aernout, déjà à demi assommé, de bonbonnes de sables et de le faire trotter sous un soleil de plomb jusqu'à ce que la mort le rattrape ?

—

placer les grévistes, d'abord, et les fuiller ensuite ?... Je pourrais continuer jusqu'à demain. Toutes ces infamies font subodorer la fin du régime qui les commet et le délit de complicité morale me paraît couronner dignement l'œuvre que Briand a rougié de son nom.

Cette Société qui n'hésite pas devant des crimes, reculerait pour quelques mois de prison, parce que le délit, s'il en est un, n'a pas été prévu ?

L'Humanité nous dit : « C'est là le crime, mais alors c'est le crime d'absence de tention, non prévu par le code... »

C'est cela qui indigne tant ? Il suffirait alors qu'une loi établisse la complicité morale et le crime d'aujourd'hui deviendrait la légalité de demain.

On s'est violemment élevé contre la peine de mort. Pourtant, la peine de mort est inscrite dans la loi. Cette survie des époques barbares et dont l'inefficacité est flagrante ne dépasse nullement le régime qui en use si souvent. Ouvrez un livret militaire : vous y verrez que le geste de Duléry est puni de mort. Légalité que tout cela. C'est encore sur des articles du Code qu'on s'est appuyé pour octroyer quatre ans à Hervé, ce même Code au nom duquel on poursuit Périnet. Le knout républicain est à la veille de redevenir légal.

Le malheureux affamé qui dérobe un pain au boulanger voleur est arrêté et puni légalement.

Vous pouvez les mettre en balance : actes légaux et illégaux, tous se valent. Ne demandez pas à une société qui se défend de s'arrêter à toutes ces subtilités. Elle frappe quiconque ose lever la tête. Les moyens qu'elle emploie sont souvent arbitraires. Ils ne le seront pas moins quand une poignée de vendus les aura sanctionnés de son vote.

A un autre point de vue, notre camarade Jour ne pouvait pas ne pas être condamné.

N'a-t-il pas dit au commissaire : « Je déclare prendre la responsabilité de ce qui s'est passé. »

N'était-ce pas alors autoriser le juge à le frapper ? Jour savait bien, personnellement n'avoir commis aucun délit. Il acceptait donc, par avance, de répondre du délit de complicité morale et de payer pour ses camarades. Ou bien, s'il escamait l'accusation pour ce délit — non prévu — ses paroles ne constituaient qu'une forfanterie.

Je ne lui ferai pas l'injure de croire à cette dernière hypothèse, mais j'imagine assez bien la peine qu'a été M<sup>e</sup> Mauranges, à faire condamner un principe que son client avait implicitement reconnu.

Emile Czapek.

## Comité de Défense Sociale

Devant les crimes journaliers, devant les tortures abominables qu'endurent de malheureux jeunes gens coupables de n'avoir pas voulu se plier aux exigences et à la féroce des galonnés, l'opinion publique s'est émuée.

Par toute la France, dans les villes et les villages, de nombreux meetings, des conférences sont organisés.

Le Comité de Défense Sociale continue l'agitation — d'accord avec les organisations ouvrières et les Comités de province — pour faire ramener en France le corps d'Aéronaut et arracher à la justice militaire la libération de Rousset.

Pour poursuivre avec efficacité notre propagande contre toutes les forces coalisées de la République bourgeoise, pour que chaque camarade puisse, autour de lui, faire des adeptes à notre cause — celle de tous — le Comité de D. Sociale vient de faire éditer une forte belle image (genre Epinal) illustrée par notre camarade le dessinateur Poncet.

Nous pensons qu'il est du devoir de tous de répandre cette image de propagande qui rappelle l'assassinat du travailleur Aeroult et la courageuse conduite de son défenseur Rousset.

Il faut que nous sauvions ce dernier !

Il faut que nous l'arrachions à ses bourreaux !

Pour le Comité 2

E. TISSIER,  
24, rue Paul-Albert, Paris.

Prix des affiches : 1,000... 15 francs  
— 500... 8 —  
— 250... 4 75  
— 100... 2 francs

Le trésorier a reçu : Remis par la Guerre Sociale, 267 fr. 35 ; Bourse du travail de Tarare, 40 fr. ; Prouvost, à Saint-Raphaël, 15 fr. ; Comité de D. Sociale, 2 fr. 50 ; J. Mercier, Jaumont, 5 fr. 40 ; Syndicat cuirs et peaux d'Amiens, par Boule, 10 fr. ; Peniot, à Bourges, 5 fr. Total : 354 fr. 25.

Adresser les fonds au trésorier Arduin, 86, rue de Cléry, Paris.

## PROPOS D'UN PAYSAN

# LA VIE CHÈRE

Dans la haie vive qui, au sud de Janticot, sépare le pré de Mandacon du champ de Tareyre, le voisin Falourd cueillait des prunelles. Une main dans les buissons et un panier d'osier à l'autre, il était si occupé qu'il ne m'avait pas vu venir. Après les salutations d'usage, nous voilà partis à cause de la damnée sécheresse, (!) de la mauvaise récolte, de la cherté du blé, de la viande et du vin.

Le vin à cent francs la barrique, s'exclama le copain. Une chose que nous n'avions pas vue depuis un quart de siècle, alors que nous étions en plein phylloxéra, ce qui du moins était une excuse, tandis qu'aujourd'hui la hausse ne peut s'expliquer que par les manigances coupables des accapareurs.

Ainsi, tu as Machin du Mas qui, dans toute la région, a le printemps dernier, raflé le picolo de la dernière récolte à 30 francs la pièce, 35 au plus, eh bien ! sans-fu à combien il le revend maintenant ?

— A cent francs, pardine, et il n'est pas le seul, mon vieux Falourd. J'ai fait dernièrement une petite excursion dans le Périgord, aux alentours d'Eymet ; il y a là un bon dieu de curé qui a fait tout pareil ; il a tout acheté là-bas dans les trente ou trente-cinq francs la barrique et il revend sans vergogne 100 et 110.

Sans doute pour te faire voir que les prêtres chrétiens condamnent l'usure, comme te le racontait ce sacré janséniste de Jacques. Tu t'en es payé une indigestion de métaphysique avec lui, de quoi l'en faire pêter la sous-ventrière et tout ce fourbi diuin dont tu t'es régale trois mois durant t'a fait perdre de vue la question du vin.

Et pourtant, elle existe, à preuve que tu me vois là les mains déchirées et saignantes à cueillir les prunelles délaissées depuis belle lurette pour en faire une peu ravigotante boisson. Impossible de boire du vin au taux qu'il est.

Et si nous, paysans, sommes à la diète, juge un peu de ce que vont pâtrir les bons bougres de la ville où pain, vin, viande, fruits et légumes sont hors de prix. En somme, la situation n'est profitable qu'à une seule catégorie de gens, la moins intéressante : les spéculateurs, les accapareurs, les agioteurs.

Tu dis vrai, Falourd ; les gens dont tu parles s'enrichissent de la misère générale. Ils s'enrichiront d'autant plus que nous serons plus pauvres. D'un autre côté, si la disette crée l'enrichissement de certains êtres peu recommandables, l'abondance crée la misère en engendrant le chômage et la misère. Nous tourrons dans ce cercle vicieux comme l'écreuil dans sa cage. Le remède, je vais te le servir une fois de plus, ce serait de mettre à la diète gouvernante et richards, de leur couper définitivement les vivres ; en attendant...

En attendant, je boirai de la piquette de prunelles, de pommes ou de raisins secs et je n'ai pas de blé pour passer mon année.

Et beaucoup, moi le premier, sont logés à la même enseigne. Si encore nous savions faire quelque chose, si on n'avait pas perdu l'habitude de ruer dans le brancard ?

Autrefois, on était moins poules mouillées et il y avait de la rebiffe. En 47, le blé était cher, le travail rare. Les riches tenaient le peuple par la famine. Les journaliers, en plein hiver dans les grands domaines ou dans les travaux communaux, n'étaient pas payés au-delà de 75 centimes ou 1 franc, et devaient se nourrir ; la miche de dix livres valait 4 francs. Le vin seul était bon marché, mais le pain passe avant tout.

Nombre de propriétaires refusaient de livrer du grain, même quand on le leur demandait avec de l'argent au bout des doigts. Un pauvre bougre, qui était mon grand-père et qui avait tout juste la somme nécessaire pour acheter un demi-hectolitre, obtint d'un usurier rapace cette réponse : « Pour une si petite quantité, je ne prendrais pas la peine de monter au grenier. » Quelque temps après, l'émeute gronda et, bon gré mal

des individus, se réclamant des doctrines anarchistes, se serront faits, dans un but de vengeance et d'intérêt, les serviteurs de la police. Il faut que l'on sache qu'ils sont dévoués par tous les anarchistes et qu'ils ne pourraient citer un camarade qui excuse leur infamie. Il faut que, contre les mouchards se dresse la coalition du dégoût.

### Le Groupe de Défense.

Les deux cents camarades qui assistaient à la réunion du 13 auront été surpris d'apprendre par Paraf-Javal, que cette réunion n'a pas eu lieu. Pour ceux qui ne s'y trouvaient pas, un résultat tangible est la collecte qui fut faite pour subvenir aux frais du procès, laquelle a produit 43 francs.

### AUX CAMARADES

À la veille du procès engagé contre Laheurt et ses camarades à la suite des dénonciations de Paraf-Javal, Duflou et consorts, nous croyons utile d'organiser une seconde réunion, qui aura lieu :

SAMEDI, 8 OCTOBRE, à 8 h. ½, salle du Restaurant Coopératif, 49, rue de Bretagne où parleront :

Pierre Martin, A. Mouraud, E. Péronnet, René Dollié, Léon Israël, G. Durupt.

Nous faisons appel à tous ceux pensant qu'il est impossible de tolérer que des individus se présentant anarchistes se mettent à faire une besogne de mouchards.

### Pour l'Argentine

## YINGT HOMMES AU BAGNE !

Nous avons vu, sur les murs de Paris, l'affiche que le Comité Pro Argentin a fait apposer, relatant les crimes du gouvernement argentin envers nos camarades.

L'affiche est parfaite.

Elle est très lue, trop lue sans doute au gré de nos policiers, car la généreuse protestation fut aussitôt recouverte ou lacérée.

Qu'importe ! Le premier cri de colère et de dégoût est jeté.

Il faut que les protestations suivent sans interruption.

Les collaborateurs du Libertaire rejoignent leurs efforts à ceux du Comité Pro Argentin.

Que tous se dépensent sans compter !

Il y a vingt-trois hommes à arracher au bagne !

A quand le premier grand meeting public ?

## Pour une langue internationale

Supprimer les frontières, voilà le rêve de la classe laborieuse organisée, et, dans chaque de ses congrès, elle a formulé son désir de paix à tout prix en des ordres du jour plus ou moins virulents, préconisant des moyens divers que je ne m'arrêterai pas à discuter ici. Rêves généreux et grandioses de paix universelle, d'indestructible harmonie, qui méritent mieux que le vote d'ordres du jour, que des discours qui feront palpiter quelques instants des auditoires enthousiasmés, oubliant que, demain, la grande presse, prostituée aux puissants, en dénaturera le sens, la forme et le fond et ne laissera passer pour l'opinion publique internationale qu'une caricature du but entrevu...

Les travailleurs d'une nation quelconque se trouvent en face des travailleurs internationaux, à cause de la différence des idiomes parlés par les uns et les autres, comme des sourds-muets suspectant leurs intentions réciproques.

Ah ! s'ils pouvaient se dire de l'un à l'autre les sentiments qui les animent, quel plaisir serait fait dans la voie de leur émancipation.

Mais ils le pourraient s'ils le voulaient ; car — qui l'ignore ? — il existe maintenant un idiome neutre dans lequel il est facile de s'expliquer clairement, exactement. Pour parler cette langue, quelques mois d'études seulement sont nécessaires, à raison de quelques heures par semaine.

L'essai en a été fait par une Bourse du Travail, celle de Cherbourg. Un instituteur a fondé, dans cette Bourse, un groupe pour l'étude de cette langue (Linguo internaciona IDO, ou Esperanto simplifié). Et chaque élève d'bout de 3 mois écrivit à des camarades de l'étranger. Les réponses arrivèrent nombreuses, chacun comprit son correspondant, et ce dernier consulté sur cette question précise : « Que pensez-vous de la guerre ?, du militarisme ?, répondit qu'il fut Allemand, Suédois, Russ ou Américain, et avec seulement des variantes d'expression : Plus de guerres ! plus d'armées ! Jetons les armes aux vieux fers !

Combien moins stériles seraient les efforts des propagandistes, si chaque Bourse du Travail, suivant cet exemple, organisait des cours de langue internationale, si chaque travailleur initié, entretenant des relations avec des camarades de l'étranger, devenait à son tour un propagateur de cette idée.

Par la publication des décisions de congrès, des conférences de militants dans des journaux rédigés en cette langue compréhensible dans tous les pays, on empêcherait d'en fausser ou dénaturer la pensée inspiratrice ; la propagande de chacun verrait son rayon s'agrandir jusqu'aux limites du monde.

Je pense également que les conférences ou congrès internationaux donneront de meilleurs résultats, lorsque chaque congrès

sistera pour se faire comprendre des déguisés étrangers sans le secours d'un interprète plus ou moins fidèle.

Il n'y a qu'un léger travail à faire pour cela, et ce serait à désespérer de notre idéal si chacun de nous n'estimait pas que sa réalisation est digne de tous nos efforts.

Léon LAURENS,

Secrétaire de la Bourse du Travail de Cherbourg.

Anarchistes et internationalistes de toutes écoles, qui avons négligé cette question élementaire, il est temps de nous en occuper.

Un camarade, au Libertaire, est à la disposition de tous ceux qui lui demanderont renseignements, documents, etc. Joindre un timbre pour la réponse.

## Eduquons la Femme

Besogne difficile, dira-t-on. Certes, sa conformation, sa nature, les maladies plus particulières à son sexe, toutes choses qui influent sur son tempérament en font un être plus nerveux, plus impressionnable que l'homme ; des maternités non consenties s'ajoutent à cela pour faire de la femme un être plus difficile que le sexe dit fort à atteindre par la propagande. Et puis il faut tenir compte de l'atavisme, des siècles d'ignorance qui l'écrasent, de la religion qui encore de nos jours la tient sous son joug, des préjugés qui l'opprirent et en font une bête à travail et à plaisir... pour l'homme.

Pendant des siècles l'Eglise a tenu la femme pour un être vil et méprisable, comme étant l'auteur du péché, de la perte de l'homme ; longtemps elle lui refusa une âme, et il ne fallut rien moins qu'un concile pour transiger ce grave problème psychologique.

Débarrassé de l'idée de Dieu, l'homme considère toujours la femme comme l'inférieure, la servante, l'esclave ; rarement il lui propose de l'accompagner dans les réunions où il va, de lire les journaux qui l'aideraient à s'émanciper ; pour avoir la tranquillité chez lui il fera comme M. Lepic de Poil de Carotte ; il laissera sa femme aller à la messe, raconter ce qui se passe dans son mariage, au premier ensoutané venu ; bizarre contradiction : il ira à l'occasion manger du curé pendant que sa moitié mangera du révolutionnaire en compagnie du curé.

La femme n'a pas sa place au groupe ; dans bien des syndicats on l'éloigne des fonctions qu'elle remplirait avec autant de capacité que ceux qui les détiennent, la lecture de journaux sociologiques ne l'intéresse pas ; les feuilletons du Petit Journal ou autres idioties forment tout son bagage littéraire et scientifique ; les quelques femmes qui fréquentent nos groupes sont une exception.

Si une camarade prend la parole dans une réunion, elle est regardée par la majorité des auditeurs comme un phénomène. Et nos bons bourgeois se gaussent : Que vient faire cette détraquée ? L'antimilitarisme, c'est l'affaire des hommes. Et pourtant, s'il est un être qui plus que tous autres a le droit d'élargir la voix sur ce chapitre c'est bien la femme à qui l'armée a volé son enfant pour le faire souffrir ou le tuer sous les coups des chauchas. Plus que le père, la mère souffre d'être séparée de son petit ; ne l'a-t-elle pas soigné, dorloté depuis sa naissance. Elle a guetté son premier sourire, guidé ses premiers pas et tout cela pour en faire un soldat prêt, au premier signal, à devenir le meurtrier de son père et de ses frères en grève, pour la plus grande gloire de la société bourgeoise.

Mais l'homme se croit tellement supérieur à la femme qu'il ne peut concevoir que celle-ci puisse, comme lui, crier sa haine et son dégoût à la face de la société qui fait d'elle une machine à répeupler.

Si, au lieu de laisser leurs compagnes chez elles, les hommes les avaient emmenées avec eux dans les réunions, leur avaient fait comprendre pourquoi l'autorité est mauvaise, pourquoi l'armée, la magistrature, la religion tout ce qui nous opprime doit disparaître, nous ne verrions pas, à tous moments, le déroutant tableau de la femme retenant l'homme à la maison, l'empêchant d'aller au syndicat, au groupe, de militer en un mot ; elles seraient venues au contraire nous aider à frapper la société bourgeoise et celle-ci serait peut-être morte aujourd'hui. Le jour où les ouvrières comprendront que l'égalité des sexes doit être pratiquée autrement qu'en phrases ronflantes, la tâche des militants sera allégée et nous verrons alors les mères se lever et dire : « Nous ne voulons plus que nos petits gars aillent mourir à Biribi, nous ne voulons plus de casernes, plus d'armée où l'on abrutit nos enfants, où l'on les tue quand ils refusent de devenir des assassins, où on les dégrade moralement. »

Que nos compagnes nous aident donc dans l'œuvre de salubrité que les anarchistes ont entreprise ; ne les laissons plus à la maison, leur place est à nos côtés, usons d'autorité morale, imitons les curés, amenons la femme à nous ; par ce moyen nous aurons les enfants et les hommes, nous ferons un travail utile en éclairant leurs cervaux, en détruisant l'obscurantisme, œuvre des gouvernements, des oppresseurs.

Libérons-les des préjugés religieux et autoritaires que notre société libre conserve avec un soin pieux. Aujourd'hui la morale bourgeoise donne raison au garçon qui engrossé une fille, un tel acte est tout à son honneur ; la fille trompée qui a eu

confiance dans celui à qui elle s'est donnée est vouée au mépris ; si elle veut se débarrasser du fruit de sa « faute » la société lui montrera que tous les torts sont de son côté. Seul, l'homme a le droit d'avoir des sens.

Malédiction à la malheureuse vendéuse d'amour atteinte d'une maladie vénérienne qui contaminera un homme, mais si c'est celui-ci qui avarie une fille, est-ce que ça compte ?

Et ce n'est pas seulement dans les milieux bourgeois ou avachis que le sentiment de la supériorité de l'homme se manifeste ; j'ai été témoin bien des fois de la scène suivante : un camarade allait à une causerie, à un meeting, au théâtre, au concert, visiter un musée et chaque fois que je lui disais : « Ta femme ne t'accompagne donc pas ? » j'entendais l'inévitable réponse : « Elle ne comprendrait rien ». Singulier moyen de faire l'éducation de sa compagne et d'élever sa mentalité.

En faisant l'éducation des femmes nous ferons utile besogne. Nous leur dirons qu'elles ne doivent plus être sans énergie, sans vouloir, qu'elles ont droit au bonheur, qu'elles peuvent disposer de leur corps quand elles le veulent et non selon les désirs lubriques du mâle ; que la procréation n'est pas une obligation pour elles. Et quand les mères auront compris, les enfants recevront dans la famille « rénovée » une éducation plus saine, où la haine du mensonge et de l'autorité leur sera inculquée. Alors nous pourrons entrevoir une société harmonique.

Emile Guichard.

## Syndicat des irréguliers du travail

Voyant que dans le mouvement syndical et ouvrier les idées anarchistes perdent de plus en plus du terrain, quelques camarades ont pris l'initiative de constituer le Syndicat des Irréguliers du Travail, qui se composera surtout de compagnons anarchistes, même de ceux qui agiraient déjà dans leur syndicat respectif.

Groupés ainsi, les anarchistes pourraient influencer le mouvement ouvrier d'une façon décisive en faisant une action méthodique, continue et d'ensemble. Ils pourraient de même mettre plus facilement en garde les travailleurs naïfs qui servent trop souvent de jouets inconscients, soit aux politiciens unifiés, soit aux entreprises des F.M., lesquels vont souvent chercher leur mot d'ordre au ministère de l'intérieur, en passant par le canal des unités.

Les camarades anarchistes sont donc convokés à la réunion générale qui aura lieu

SAMEDI 8 OCTOBRE

Bar Châtel

boulevard Magenta, en face la Bourse du Travail, à neuf heures du soir.

## L'Agitation

### EN SEINE-ET-OISE

#### Entente communiste

Le dimanche 25 septembre dernier, dans la salle du Libertaire se trouvaient réunis une quinzaine de camarades de différents endroits des départements. La question à l'ordre du jour était l'entente communiste.

Après discussion, les camarades présents ont reconnu qu'une entente entre eux ne pouvait que favoriser la propagande révolutionnaire communiste.

Rejetant tout règlement et toute fonction qui pourraient nuire à l'initiative individuelle et à l'action des groupes, il fut convenu que l'entente consisterait à entretenir des relations entre les camarades et les groupes, afin de faciliter le plus possible une action d'ensemble, quand elle est nécessaire ; elle nous permettra également de nous compter et de nous connaître.

Nous faisons donc un vibrant appel à tous les camarades qui se trouvent disséminés dans le département et la région, en leur demandant de nous renseigner sur la mentalité des endroits qu'ils habitent. Qu'ils nous aident à former le plus possible de groupes d'éducation.

Nous avertissons les camarades isolés que les groupes déjà formés se tiennent à leur disposition pour les aider dans leur propagande.

Les camarades réunis au Libertaire ont en outre décidé de se réunir au moins une fois par mois à Paris, afin d'étudier ensemble l'action à faire en commun.

Pour se mettre en relation avec les camarades qui ont reconnu la nécessité d'une entente, écrire au camarade Dauthuille, 31, place du Grand-Marloy, à Pontoise (Seine-et-Oise).

#### SAINT-DENIS

Dans son numéro de mardi dernier, le Matin racontait qu'un ouvrier plombier, François Wagner, avait été arrêté par cinq agents au moment où, rue de la République, à Saint-Denis, il criait : « Vive Léon ! Nous les crêverons tous ! »

Ceci n'est qu'un mensonge odieux, destiné à continuer le bluff de la feuille du boulevard Poissonnière. La vérité est plus simple. François Wagner avait fait la sainte Lundi, quand il rencontrait cinq agents qui venaient de coiffer quelques galopins, pris à jouer à la « passe anglaise », et les menaient au poste en les passant à tabac. Le plombier protesta en des termes qui déplurent aux flics, qui lui tombèrent dessus avec ensemble.

Wagner se défendit : trois flics écoperent. Voilà tout. Faut tout de même que les plu-miffs de la maison Zigmor soient dénués de conscience pour se livrer à pareille besogne. Mais il paraît que c'est du journalisme moderne. Pouah !

## UN ESTAMPEUR

On nous demande de mettre en garde les camarades français et italiens contre un certain Michel Labosa, qui, pour soutenir de l'argent, se recommanderait de Malatesta, Kropotkin, Nieuwenhuis, Malato, etc., dont il montre des lettres qui n'ont jamais été écrites par ces camarades.

Le dernier exploit de cet individu a consisté à emporter des objets de valeur de chez un bon camarade qui l'avait hébergé pendant un mois. Avis à qui le rencontrera.

## Communications

### SALLE DES SOCIETES SAVANTES

Ligue ouvrière de protection de l'enfance  
Le 15 octobre 1910 à 8 h. 30, grand meeting.

#### Contre l'Exploitation de l'Enfance

Sous la présidence d'honneur de G. Hervé. Sous la présidence effective de G.-A. Laisant, Vice-président de la Ligue Internationale d'éducation rationnelle de l'enfance avec le concours assuré de Sébastien Faure : L'Ecole religieuse et l'école laïque. Miguel Almereda, de la Gierre Sociale, les Bagnes d'Enfants, les maisons de correction ; A. Picart, des syndicats des dessinateurs et commis du bâtiment, de l'apprentissage ; Thiffault, secrétaire de l'Union des Syndicats de la Seine, Vers la Caserne et Biribol, Léon Clément (de la Ligue) : l'action nécessaire. Entrée 0,50.

#### Groupe du XIII<sup>e</sup>. — Dans la réunion du mer-

credi 28 septembre. Il a été décidé ce qui suit : création de cours, 1<sup>re</sup> de comptabilité, 2<sup>re</sup> de langue universelle et 3<sup>re</sup> d'hygiène familiale.

La plupart des travailleurs ignorant les premiers éléments de comptabilité, il leur est impossible de comprendre les démonstrations données par les ouvrages traitant d'économie politique. Quant à l'hygiène familiale et à la consommation, leur marque de connaisances fait qu'ils n'éprouvent aucun intérêt à scuter ces facteurs de la vie sociale.

Il est nécessaire aussi de faire comprendre à la jeunesse anarchiste révolutionnaire l'utilité d'une langue universelle et de la leur enseigner.

Et physique, les prescriptions les plus élémentaires pour conserver la santé de la famille et lutter contre la maladie qui sévit plus souvent chez les ignorants que chez les travailleurs éduqués, n'est-il pas nécessaire, indispensable même de l'enseigner ? Combien de mères ignorent les premiers soins à donner à leurs enfants en cas d'accidents. Que de fois un bébé, un adolescent ou un adulte auraient été sauvé si les génératrices avaient su ce qu'il y avait immédiatement à faire.

Le groupe du XIII<sup>e</sup> se propose d'accomplir cette tâche. Les cours auront lieu alternativement le mercredi de chaque semaine, à 8 h. 30 de soir, à son lieu de réunion, salle Kuper, 14, rue de la Pointe-d'Ivry, XIII<sup>e</sup>.

Groupe révolutionnaire des originaires de l'Anjou. — Dimanche 9 octobre, salle Fabien, 70, rue des Archives (3<sup>e</sup>), grande fête familiale à 2 heures de l'après-midi, conférence par Xavier Douyoux sur : l'éducation.

Concert avec le concours des camarades chansonniers révolutionnaires, Charles d'Avray, Clovis, Esther Israel, Franck-Cœur, Lucienne Dé-siris.

Charles d'Avray chantera « Gloire à Rousset ». Entrée gratuite. Métro-Temple, Tramways et omnibus : Place de la République.

Cercle d'Etudes et de propagande de l'Églantine Parisienne, 61, rue Blomet, samedi à 9 heures du soir, causerie par le camarade Vallon. L'histoire de la Commune de 1871.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chéreau, samedi 8 octobre, soirée en caméra-débutante dans la salle du Foyer populaire. Entrée 0,30 cent. au bénéfice du Foyer populaire.

Les camarades anarchistes du Foyer Populaire sont unanimement à désavouer les agissements du répugnant personnage qu'est Paraf-Javal ainsi que de sa bande.

Libre Recherche. — Cercle d'études sociologiques du quartier latin, vendredi 7 octobre à 9 heures du soir, 26, rue des Ternes (café Du-long), conférence par le camarade Reichmann, sur la philosophie de Spinoza.

Les copains qui s'intéressent à la vie du groupe sont priés de s'y trouver à 8 h. 45.

Association internationale Libera Stelo. — Vendredi 7 octobre ouverture d'un cours d'Esperanto à 8 h. 3/4 au restaurant Cooperaif, 49, rue de Bretagne.

Les camarades anarchistes du Foyer Populaire sont unanimement à désavouer les agissements du répugnant personnage qu'est Paraf-Javal ainsi que de sa bande.

Un cours gratuit d'Esperanto par correspondance pour les camarades habitant les villes où il n'y a pas de cours, fonctionne toute l'année. Pour renseignement (joindre un timbre pour la réponse). Ecrire au siège, 49, rue de Bretagne.

FANTIN-AUBERVILLIERS

Groupe d'action et de propagande révolutionnaire. — Le samedi 8 octobre à 8 h. 30, salle Didier, 38, rue Charles Nodier au Pré-St-Gervais, causerie sur l'organisation.

Discussion sur un projet de fédération locale.

Tous les camarades de Bondy-Lilas, Bagnolet,

Aubervilliers, Bobigny et environs sont priés d'assister à la réunion.

#### PONTOISE

Groupe d'Etudes sociales. — Réunion du Groupe le 8 octobre à 8 heures à au siège social, 14, rue Delacour (place du Grand Martray).

Protestation en faveur de Gorion.

#### MARSEILLE

Groupe d'Education libre. — Samedi soir à 9 heures, réunion au bar Cavour, rue de la Pyramide. Sujet : L'Individu et son éducation, par le camarade Norge.

#### VIENNE

Causeries populaires. — Les Causeries ayant fermé momentanément leurs portes, les copains sont priés de ne plus rien adresser au no 11 de la rue du Quatre-Septembre. Dans le cas où ils ne connaîtront aucun copain à Vienne, qu'ils s'adressent au Libertaire que nous char-gions de nous faire parvenir leurs communica-tions.

#### AVIS

Les camarades qui nous envoient de la copie ou des communications à l'ancien tari-jif des Papiers d'Affaires sont prévenus qu'ils s'exposent à une amende. D'après le nouveau règlement postal, ces envois doivent être faits comme la correspondance ordinaire, sous pli fermé, à raison de 10 centimes par 20 grammes et de 15 cent. par 50 grammes.

## SOUSCRIPTIONS

### POUR LES ARGENTINS

Lacombe, 1 fr. — Balat, 1 fr. — Mme Dupouy, 0 fr. 50. — Pierrillon, 0 fr. 50. — Eychenne, 1 fr. — Mireu A., 1 fr. — Mireu L., 1 fr. — Meyer, 3 fr. 40.

### POUR LE PROCES DU 11 OCTOBRE

Foyer populaire de Belleville, 4 fr. — Zophia, 1 fr. 50. — Bulaud, 1 fr. 50. — Demeure, 1 fr. 20. — L., 1 fr. 25.

### POUR LE LIBERTAIRE

Minet, 0 fr. 40. — Tessier, 0 fr. 25. — Za-peck, 1 fr. — Girard L., 1 fr. — L. Forchon, 0 fr. 70.

### POUR L'AVENIR SOCIAL

Meyer, 3 fr. 40.

### CONTRE BIRIBI

L. Forchon, 0 fr. 50. — Meyer, 3 fr. 40

## Petite Correspondance

Un de nos bons camarades, Julien Lhouen, demande place de l'évêque, homme de peine ou autre. Possède de bonnes références. Lui écrire, 11, rue de Tanger, Paris (19<sup>e</sup>).

TIERRA Y LIBERTAD (J. Gascon). — Prière d'expliquer la correspondance de l'« Almanach Anarchiste », ainsi que les 64 fr. et les autres sommes venues de Buenos-Aires à l'adresse du Libertaire. N. Rogdaïeff.

ESTIVALIS. — Cette lettre était la vôtre, que nous avons remise à votre destinataire. Vous faites confusion.

COINET. — Reçu les 2 fr. 25.

BERGOGNE. — Voir au Réveil, 6, rue des Savoises, à Genève.

Centre la nature (Robin). — Malthus et les néo-malthusiens (Robin). — Pain, loisir, amour (P. Robin). — Moyens d'éviter les ventres. — Ayons peu d'enfants (Chapelin). — Génération consciente (Frank Sutor). — Préservation sexuelle (Lip Tay). — Prophylaxie sexuelle. — Centre la nature (Robin). — Dégénérescence de l'espèce humaine (P. Robin). — Le Néo-Malthusianisme (P. Robin). — Libre amour libre maternité (P. Robin). — Moyens d'éviter la grossesse par G. Hardy. — La Pauvrete par G. Hardy. — Cartes postales illustrées. — La santé de la femme. — L'Avortement (Dr Lafaille). — Le problème sexuel (V. Méric). — Défendons-nous (pour le Néo-malthusianisme). — Le Néo-Malthusianisme est-il moral ? — L'Education sexuelle (J. Marestan). — La loi de Malthus (G. Hardy). — Centre la nature (Robin). — D'après la grossesse, par G. Hardy. — Cartes postales illustrées. — La santé de la femme. — L'Avortement (Dr Lafaille). — Le problème sexuel (V. Méric). — Défendons-nous (pour le Néo-malthusianisme). — Le Néo-Malthusianisme est-il moral ? — L'Education sexuelle (J. Marestan). — La loi de Malthus (G. Hardy). — Centre la nature (Robin). — D'après la grossesse, par G. Hardy. — Cartes postales illustrées. — La santé de la femme. — L'Avortement (Dr Lafaille). — Le problème sexuel (V. Méric). — Défendons-nous (pour le Néo-malthusianisme). — Le Néo-Malthusianisme est-il moral ? — L'Education sexuelle (J. Marestan). — La loi de Malthus (G. Hardy). — Centre la nature (Robin). — D'après la grossesse, par G. Hardy. — Cartes postales illustrées. — La santé de la femme. — L'Avortement (Dr Lafaille). — Le problème sexuel (V. Méric). — Défendons-nous (pour le Néo-malthusianisme). — Le Néo-Malthusianisme est-il moral ? — L'Education sexuelle (J. Marestan). — La loi de Malthus (G. Hardy). — Centre la nature (Robin). — D'après la grossesse, par G. Hardy. — Cartes postales illustrées. — La santé de la femme. — L'Avortement (Dr Lafaille). — Le problème sexuel (V. Méric). — Défendons-nous (pour le Néo-malthusianisme). — Le Néo-Malthusianisme est-il moral ? — L'Education sexuelle (J. Marestan). — La loi de Malthus (G. Hardy). — Centre la nature (Robin). — D'après la grossesse, par G. Hardy. — Cartes postales illustrées. — La santé de la femme. — L'Avortement (Dr Lafaille). — Le problème sexuel (V. Méric). — Défendons-nous (pour le Néo-malthusianisme). — Le Néo-Malthusianisme est-il moral ? — L'Education sexuelle (J. Marestan). — La loi de Malthus (G. Hardy). — Centre la nature (Robin). — D'après la grossesse, par G. Hardy. — Cartes postales illustrées. — La santé de la femme. — L'Avortement (Dr Lafaille). — Le problème sexuel (V. Méric). — Défendons-nous (pour le Néo-malthusianisme). — Le Néo-Malthusianisme est-il moral ? — L'Education sexuelle (J. Marestan). — La loi de Malthus (G. Hardy). — Centre la nature (Robin). — D'après la grossesse, par G. Hardy. — Cartes postales illustrées. — La santé de la femme. — L'Avortement (Dr Lafaille). — Le problème sexuel (V. Méric). — Défendons-nous (pour le Néo-malthusianisme). — Le Néo-Malthusianisme est-il moral ? — L'Education sexuelle (J. Marestan). — La loi de Malthus (G. Hardy). — Centre la nature (Robin). — D'après la grossesse, par G. Hardy. — Cartes postales illustrées. — La santé de la femme. — L'Avortement (Dr Lafaille). — Le problème sexuel (V. Méric). — Défendons-nous (pour le Néo-malthusianisme). — Le Néo-Malthusianisme est-il moral ? — L'Education sexuelle (J. Marestan). — La loi de Malthus (G. Hardy). — Centre la nature (Robin). — D'après la grossesse, par G. Hardy. — Cartes postales illustrées. — La santé de la femme. — L'Avortement (Dr Lafaille). — Le problème sexuel (V. Méric). — Défendons-nous (pour le Néo-malthusianisme). — Le Néo-Malthusianisme est-il moral ? — L'Education sexuelle (J. Marestan). — La loi de Malthus (G. Hardy). — Centre la nature (Robin). — D'après la grossesse, par G. Hardy. — Cartes postales illustrées. — La santé de la femme. — L'Avortement (Dr Lafaille). — Le problème sexuel (V. Méric). — Défendons-nous (pour le Néo-malthusianisme). — Le Néo-Malthusianisme est-il moral ? — L'Education sexuelle (J. Marestan).